

# Il faut voir loin

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 30

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225355>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## ENCORE UNE HISTOIRE DE CHEVRE

URSULE, la femme d'un chef de gare d'une petite station des chemins de fer gruyériens, avait fait l'acquisition d'une chèvre et cela pour deux motifs. Premièrement, pour avoir le lait assuré journellement pour ses deux enfants. Secondement, par un besoin instinctif d'avoir une bête à soigner. La paie de son mari ne permettant pas d'acheter une vache, elle s'était contentée d'une chèvre. Blanchette était une brave bête, bonne laitière et pas trop gourmande. Un seul défaut, cependant : elle ne pouvait souffrir les hommes. Aversion inexplicable, mais qui se manifestait chaque fois qu'un pantalon se montrait à proximité. Attachée à son piquet, dans le petit pré, derrière la station, elle tirait sur la corde et, les cornes menaçantes, cherchait à se jeter sur l'être détesté. Ursule seule était admise à la traire.

Or, la femme du chef de gare, après une attaque de grippe, était restée pâlotte et sans forces. Le médecin, consulté, ordonna un changement d'air.

— Tu iras passer quelques jours chez ta tante Véronique, à Gstaad. Ça te remettra, lui dit Joseph, son mari.

Ainsi fut fait. Au moment de prendre le train, Ursule fit une dernière recommandation :

— Surtout, soigne bien ma Blanchette ! La voisine donnera un coup de main pour le ménage et surveillera les enfants.

Puis, tranquilisée sur le sort de sa maisonnée, elle partit.

Le soir venu, le chef de gare prit le bidon à lait et entra à l'écurie pour traire la chèvre. Mais celle-ci, dès qu'elle aperçut l'homme, se montra hostile et mena un tel train d'enfer que Joseph ne put l'approcher.

— J'ai beau être chef de gare, mais, avec une sale bête pareille, il n'y a pas moyen de se faire respecter. Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir contre moi ?

Et tout d'un coup il se rappela que cette bête lunatique ne se laissait traire que par Ursule, sa femme, qui en faisait ce qu'elle voulait. Une idée lumineuse traversa sa cervelle de chef de gare :

— Je vais m'habiller en femme. On verra bien qui aura gain de cause, la Blanchette ou moi.

Cinq minutes après, il revenait, complètement transformé. Une vieille jupe, un casaquin délavé, un tablier à carreaux, un mouchoir de couleur noué autour du cou et un chapeau garni de marguerites en avaient fait les frais. Joseph, méconnaissable et déguisant sa voix, s'approcha de nouveau de Blanchette, en chantonnant :

— Mais oui, ma belle ! Ma toute belle ! Elle est bien gentille, la Blanchette, mais oui, bien gentille.

Trompée par les apparences, la chèvre se laissa alors traire sans broncher et Joseph riait sous cape de voir son truc si bien réussi.

— Bing-bang ! Bing-bang ! Bing-bang !

Dressant l'oreille, notre chef de gare posa le bidon qui était presque plein.

— Tonnerre ! C'est le train de 6 h. qui est annoncé ! Il va être là dans deux minutes ! Que faire ? Je n'ai plus le temps de me rechanger. Sale bête de chèvre, va !

Effectivement, le train était à cent mètres. Il ralentit, puis s'arrêta.

— Tant pis, se dit Joseph. Le devoir avant tout !

Et tel qu'il était, affublé des nippes de sa femme, il se planta sur le perron, selon le règlement.

Le mécanicien, ahuri, regardait cette singulière silhouette. Son œil exercé découvrit, sous le rebord du chapeau, une forte moustache noire qu'il connaissait bien.

— Alors, quoi ? C'est la mascarade, par ici ? On n'est pourtant pas encore à la bénédiction ! Qu'est-ce que cela veut dire, Joseph ?

Le chef de train se rapprocha également et ce fut dans un immense éclat de rire que les employés entendirent le chef de gare leur donner l'explication de son changement de sexe provisoire. Les voyageurs, penchés aux portières, ayant entendu la conversation, se tordaient littéralement et c'est dans une gaîté folle que le train se remit en marche.

Le soir même, Joseph télégraphiait à sa femme : « Reviens demain matin, sinon je massacra ta Blanchette ! »

Et pendant un certain temps encore, les employés du Bulle-Montbovon ne purent passer à la dite station sans demander au chef de gare si la chèvre se laissait maintenant traire par un homme. *Frédry.*

**Explication.** — Le père de famille, sur un ton emphatique à la fois d'ironie condensée et de légitime et douloureuse indignation, déclare à son fils, après lui avoir reproché sa paresse :

— Le travail, mon garçon, n'a jamais tué personne.

— Justement, répond le fils paresseux et cynique, moi, j'aime le danger.

## SOUPE INCONNUE

**B**MILE Faguet, de l'Académie française, le fin critique littéraire, aimait à raconter cette anecdote où le rôle de la langue française lui paraissait avoir été drôlement néfaste à son appétit.

Un jour, aux environs de midi, après plusieurs kilomètres de marche, il était entré dans la minuscule auberge d'un village.

J'aimerais à me restaurer un peu, dit-il. Avez-vous du bon saucisson ?

— Mais z-oui, m'sieu, lui répond une grosse femme en essuyant ses mains à son tablier. On en a de l'estra.

— De l'extra, voulez-vous dire ! répond le pur linguiste en riant. Voilà qui me ravit, vous m'en servez donc, avec une omelette. Mais donnez-moi une assiettée de soupe au préalable.

— Ah ! c'est... c'est ça que vous voulez ? baffouille la grosse femme abasourdie. Bon, bien...

Et, tout en marmottant à voix basse elle s'en retourne à la cuisine. Là, par la fenêtre ouverte, elle appelle son époux, qui dans l'enclos scie du bois :

— Eh ! Mathieu, approche-toi donc jusqu'ici...

Le brave homme vient causer avec son épouse et, pendant près de dix minutes, ils s'entretiennent d'un problème dont ils n'ont pas l'air de trouver une solution, car elle se frappe le front, s'assied pour réfléchir ; et lui n'arrête pas de se gratter le menton.

Emile Faguet qui attend, assis devant une table, commence à trouver le temps long.

Enfin voici les deux paysans arrivant à pas lents devant leur client.

— Ecoutez-voir, m'sieu, autant vous le dire tout de suite, en fait de soupe, on a que de la soupe aux choux. On vous aurait bien fait l'autre, mais...

— Quelle autre ? s'étonne Faguet.

Alors, l'aubergiste prend gravement la parole :

— Ben ! celle que vous demandez. Mais, pour être franc, on ne sait pas du tout ce que c'est que « la soupe au préalable », comme vous dites !

*Ferco.*

**Il faut voir loin.** — Dis-moi, ma petite Marie, pourquoi ne joues-tu pas avec la nouvelle poupée que je t'ai donnée pour tes étrennes ?

— Parce que je veux pas l'abimer !

— Pourquoi es-tu si désireuse de ne pas l'abimer ?

— Parce que je veux la garder pour mes enfants.

— Et si tu n'en a pas ?

— Alors, ce sera pour mes petits-enfants...

## UN REPORTAGE

**Q**UELQUES journalistes soupaient ensemble. Aux cigares, ils racontèrent des aventures professionnelles. Voici celle du plus âgé et célèbre d'entre eux :

— A cette époque, je débutais dans le reportage et n'étais encore attaché à aucun journal. Musard, le directeur du *Courrier quotidien*, m'avait dit la veille : « Ma rédaction est au complet, mais apportez-moi quelque étude documentaire sensationnelle sur la vie moderne, et je l'insérerai volontiers. »

Aimable phrase. Mais elle n'indiquait aucun sujet. Or, le hasard me montra cette annonce :

o o o o o o o o o o o o o o o o  
o SANATORIUM DE MANTES o  
o Maladies nerveuses. o  
o Cures de sevrage : morphine, o  
o éther, chloral, etc. Isolement. o  
o o o o o o o o o o o o o o o

Il me parut que la vie intérieure d'un établissement de ce genre pouvait me fournir plusieurs articles curieux et très d'actualité, car on venait de jouer avec grand succès une pièce sur la morphinomanie.

Mais comment la bien reconnaître, cette vie ? En y participant comme « client ». Quelle maladie ou intoxication pouvais-je prétexter ? Je n'étais ni neurasthénique, ni partisan d'aucun « paradis artificiel » !... Un docteur ami m'enseigna les symptômes du surmenage excessif et m'adressa au sanatorium de Mantes avec une lettre d'introduction : j'étais un simple « fatigué », parfaitement responsable et inoffensif, mais ayant besoin d'un repos assez long et absolu pour que je ne puisse le trouver que dans une maison de santé.

Bien entendu, je comptais prendre la clef des champs dès ma documentation achevée !

Sur le quai de la gare, je trouvai le directeur, un médecin étranger à lunettes d'or, à mielleuses manières. Il m'évalua du regard et mentionna aussitôt le prix de la pension. Puis, m'ayant examiné solennellement dans son cabinet de consultation, il déclara, avec des termes techniques, que mon cas était grave, inquiétant même, mais qu'à la longue ses soins m'amélioreraient et sans doute me guériraient... Il y avait déjà deux colonnes de bonne « copie » en cette première demi-heure !...

Après m'avoir indiqué ma chambre et le traitement que j'aurais à feindre de suivre, il me confia à certain brave homme chauve, à figure bonasse, à grosse moustache tombante, que nous croisâmes.

— Tenez ! M. Stanislas va vous faire visiter l'établissement... Eh bien ! monsieur Stanislas, vous ne les entendez plus, ces airs de musique qui vous obsédaient ?... Et il n'y a plus personne qui marche derrière vous, le soir ?

— Non !... oh ! non, monsieur le directeur.

— Vous allez faire visiter l'établissement à monsieur.

Resté seul avec moi, M. Stanislas me murmura :

— Ils me poursuivent toujours avec leur musique... Ils me suivent quand la nuit vient. Mais, chut ! Je ne le dis pas, on recommencerait à me torturer avec les douches...

\* \* \*

Deux jours suffirent à confirmer l'espoir qui m'avait amené là. Ce sanatorium-là (et, à cette époque, beaucoup d'autres semblables existaient) ne se souciait que de faire de l'argent. Dans la section des intoxiqués, il ne s'accomplissait guère de véritables cures : la plupart des clients étaient d'invétérés morphinomanes, cocaïnomanes ou fumeurs d'opium à qui l'on fournissait leur drogue en abondance, et à haut prix ; ils s'empoisonnaient plus coûteusement, mais bien plus à l'aise qu'à domicile. Certains se trouvaient là depuis plusieurs années !... Un vaste bâtiment réservé aux « grands névrosés » contenait de vrais fous hurlants et des malheureux sans doute enfermés